

# Compagnie Prana

## Kathakali

Théâtre dansé du Kerala, Inde du sud

Tournée saison 2014-15



La Compagnie Prana organise la venue en Europe d'une troupe de Kathakali avec neuf artistes indiens, danseurs, musiciens et maquilleur, pour présenter dans sa dimension épique une des plus grandes traditions du théâtre asiatique.

C'est une invitation à la découverte d'une culture ancestrale, récits des héros et des démons de la mythologie hindoue dans un déploiement hors du temps pour laisser place à la magie et au rêve.

Compagnie Prana  
29, rue Blaise Pascal, 35200 Rennes • 02 23 20 09 51  
prana@compagnieprana.com • [www.compagnieprana.com](http://www.compagnieprana.com)

# KATHAKALI



Le Kathakali est le théâtre dansé de la région du Kerala, dans le sud de l'Inde. Hérité de l'ancien théâtre Sanskrit (Kudiyattam) et des rituels de transe des temples hindous, il s'est développé au début du XVII<sup>e</sup> siècle et met en scène les dieux, héros et démons des grandes épopées classiques :

Ramayana et Mahabharata.

De style "Tandava" (dynamique), le Kathakali s'est transmis dans une caste d'artistes – exclusivement masculins – qui consacrent leur vie à interpréter les rôles mythologiques.

L'apprentissage du jeune artiste se fait par une pratique corporelle intense. C'est sur cette formation de danseur que vient s'élaborer le jeu subtil des expressions et du langage gestuel. Après de longues années d'expérience, les acteurs parviennent alors à communiquer au public le "Rasa", la saveur.

Les costumes et les maquillages somptueux sont caractéristiques de ce théâtre spectaculaire.

Les couleurs et les ornements sont codifiés et définissent la qualité des personnages pour transformer les acteurs en dieux vivants.

Le texte de la pièce est interprété par deux chanteurs, dans un style mélodieux et récitatif, chargé d'intense émotion.

Les acteurs traduisent ces dialogues avec le langage des mains "mudras", les expressions du visage et l'intention du regard.

Les deux percussionnistes sur les tambours "Maddalam" et "Chenda" accompagnent chaque mouvement et intention de l'acteur. Ils contribuent par leurs sonorités telluriques et le déferlement rythmique à la dimension magique des représentations.



## Le sacrifice de Daksha de Irayimman Tampi (1783- 1856)



Cette histoire conte le terrible conflit entre un père et sa fille, et la fin de celui-ci parce qu'il ne vénère pas Shiva, le dieu terrible.

Sati, la fille du roi Daksha n'a qu'un désir, épouser le dieu-ascète Shiva qui vit d'aumônes et fume du hashish, et ce contre l'avis paternel.

Après le mariage, Daksha va au mont Kailash, demeure de Shiva, pour visiter le nouveau couple; mais Nandikeshwara, le fidèle gardien du dieu et qui connaît ses vrais dévots, refuse l'entrée à l'arrogant Daksha. Le roi décide d'organiser un grand sacrifice pour tous les dieux sans inviter Shiva qu'il méprise. Dans l'aveuglement de sa colère, quand Sati se présente il ne la reconnaît plus comme sa fille.

Humiliée, Sati demande vengeance à Shiva qui crée deux créatures destructrices pour arrêter le sacrifice ; les deux monstres tuent Daksha et jettent sa tête dans le feu. Tous les dieux se rassemblent pour demander que Shiva, dans sa compassion, rende la vie à Daksha et le laisse terminer ses offrandes.

## LES HISTOIRES

### Torana Yudha de Kottarakkara Tampuran (1555- 1605)



Ravana, le roi des démons qui règne sur l'île de Lanka, a enlevé la belle Sita, épouse du prince Rama. Celui-ci fait une alliance avec Hanuman et son armée de singes pour l'aider dans la guerre contre Ravana.

Hanuman saute au dessus de l'océan pour prévenir Sita que sa libération est proche. Mais Ravana se présente dans le jardin où Sita est prisonnière, et tente de la séduire. Elle refuse ses avances et le maudit de l'avoir séparée de Rama. Hanuman, qui écoutait tout ce dialogue du haut d'un arbre, se révèle comme le messager de Rama et console Sita : grâce à l'armée des singes, son époux vaincra le démon et viendra la délivrer.

Avant de quitter l'île de Lanka, Hanuman se laisse capturer par les soldats de Ravana. Prisonnier devant le roi, il lui intime l'ordre de délivrer Sita et éviter ainsi la destruction de sa race. Ivre de fureur, Ravana ordonne de mettre le feu à la queue d'Hanuman ; le singe s'échappe et s'enfuit en mettant le feu à Lanka, avant de retourner auprès de Rama.

# Autour du Kathakali

## Maquillage

Le maquillage des acteurs est particulièrement impressionnant dans le Kathakali et si l'espace s'y prête, le public peut assister à cette préparation, qui dure environ 3 heures. C'est une atmosphère très concentrée, et ritualisée pendant laquelle l'acteur entre dans son personnage.



## Conférence démonstration

Avant le spectacle, les artistes indiens et français présentent le Kathakali dans son contexte historique et social. La démonstration s'oriente sur l'aspect narratif de la danse avec les mudras (langage symbolique des mains) en relation avec l'abhinaya (expressions du visage). Les danseurs sont accompagnés par plusieurs musiciens.

## Keli

Avant le spectacle, les musiciens jouent une composition sur les tambours. Les phrases rythmiques alternent comme en dialogue et jouent sur les sonorités et les timbres complémentaires des instruments. L'ensemble accélère avec une virtuosité vertigineuse toujours contrôlée.

## Film documentaire

Cédric Martinelli et Julien Touati ont réalisé *La Table aux chiens* en 2009 un film documentaire sur l'enseignement du Kathakali dans une petite école du Kerala. Ce film a reçu le prix du patrimoine culturel immatériel au festival Jean Rouch et a été présenté dans de nombreux festivals en Europe.

Lien teaser: <http://www.avsroad.com/avsroad/teaser.html>



## Ateliers Workshop

Découvrir les principes fondamentaux de cet art complet qui relie le physique et le mental à travers des enchaînements corporels, la codification des expressions du visage et les frappes de pieds en rythme.

## Spectacle jeune public

Rencontre avec un singe remarquable. Dans une profonde forêt, le dieu singe Hanuman médite... mais qui ose le déranger ? Quel tour va-t-il jouer à son demi-frère humain ?



# Revue de presse - extraits

Danser - Janvier 2006

## Des maîtres du kathakali à Paris

Pour ses trente ans, Le Centre Mandapa offrait une riche programmation de musiques et danses indiennes, le derviche Javad ou Elsa Wolliaston. Le second programme de théâtre dansé kathakali présenté par la compagnie Prana réunissait des maîtres en la matière : Sadanam Krishnan Kutty et Kalmandalam Karunakaran. L'intérêt ne porte pas en effet sur les histoires convenues tirées du Mahabharata, mais

sur l'art des maquillages et des costumes sophistiqués en contraste avec la simplicité des moyens de mise en scène, et surtout sur l'art des comédiens danseurs, oscillant d'une pantomime outrée à une danse rythmée qui emporte dans un monde magique. A leurs côtés, Brigitte Chataignier et Michel Lestrehan tiennent très honorablement leurs rôles, pétris qu'ils sont aujourd'hui de culture indienne.

**Bernadette Bonis**

Paris/Centre Mandapa.



Midi Libre - Juillet 2005

## Montpellier Danse **La divine comédie du Kathakali**

**Percer un mystère** n'est pas, par essence, chose aisée, mais qu'est-il de plus beau ? Vu d'ici, le Kathakali en est un. Des plus cryptiques. On peut en rester là, et se laisser gagner par un ennui poli devant, disons, la lenteur cérémoniale de ce théâtre dansé, codifié à l'extrême. On s'accroche. La beauté vaut bien un petit effort, n'est-ce pas ?

Du Kathakali, c'est d'abord la musique que l'on perçoit. Un déferlement ininterrompu de pulsations sèches, presque telluriques, de deux tambours. Deux chants, intenses et émotionnels, qui s'entremêlent dans l'espace en volutes serpentine. Ils sont, ensemble, la narration et son commentaire. Pour ceux qui maîtrisent mal la langue malayalam employée, un sous-titrage a été prévu. Une bonne idée, même si l'on se surprend vite à abandonner sa lecture pour celle, beaucoup plus fascinante, des gestes des comédiens.

Tout, ou presque, passe en effet par leur gestuelle. Elle est ahurissante de subtilité : on compte 30 *padas* ou place-

ments de jambes et le double de *mudras* ou positions des mains. Chaque posture du corps, torsion du cou, mimique des lèvres et même clignement des yeux semblent réglés au millimètre. Leur beauté est saisissante. Pour être un instant trivial, les comédiens seraient-ils nus que l'on ne verrait encore que la merveilleuse sophistication de leurs mouvements. Mais il y a les costumes et les maquillages. Complexes et extravagants. En un mot, sublimes.

Grâce à eux, les danseurs (parmi lesquels Michel Lestrehan) ne jouent pas des démons ou des dieux. Ils sont des démons ou des dieux. Percer le mystère du Kathakali, c'est finalement comprendre que l'on n'assiste pas à une représentation du *Triomphe du roi-démon*, mais bel et bien au combat éternel du roi du monde souterrain Narakasura et sa cruelle servante Nakatundi contre le héros Jyanta et son père Indra du monde céleste. Une comédie divine, littéralement. ●

**J. Be**

**FESTIVAL** La Cité de la musique et le parc de La Villette accueillent spectacles traditionnels et propositions contemporaines

# Ravissements indiens

LE FIGARO LUNDI 28 MAI 2001

« Vous allez voir, c'est merveilleux. » L'auteur de ces propos encourageants, Michel Lestréhan, est un connaisseur en merveilles. Entre autres, celles que réservent les trésors esthétiques du kathakali, joyau théâtral multiséculaire. Michel Lestréhan l'a découvert un jour, par hasard, au Festival des arts traditionnels de Rennes. L'éblouissement fut immédiat pour ce jeune danseur et chorégraphe un temps indécis. Avant cette vocation, cette conversion définitive, quelque chose comme l'indiscutable pilier de Notre-

Dame qui ébranla Paul Claudel. Pendant six années, il s'est obstinément consacré au douloureux apprentissage de cet art. Michel Lestréhan, l'un des conseillers à la programmation des magnifiques spectacles proposés par la Cité de la musique, à Paris, « Latitudes Villette, Inde du Sud », vit une partie de l'année en Inde et conviait ce jour d'avril quelques Occidentaux, pour tout dire des barbares, des barbares en Asie, comme disait Henri Michaux, à une représentation de kathakali.

Etat du Kérala  
(Inde du Sud) :  
de notre envoyé spécial  
Hervé de Saint-Hilaire

Merveilleux, en effet. Nous sommes en pleine forêt. Dans la propriété d'un brahmane. Des hommes et des adolescents sont allongés sous une tente. D'autres hommes les maquillent avec une minutie et une patience affectueuse d'un autre âge. Cela dure cinq heures en moyenne. Les acteurs méditent ou dorment pendant ce temps. Le spectacle va durer une bonne partie de la nuit sur une scène, une modeste tente qui est aussi un temple. Il fait 35°. La lune est pleine et les costumes de ces artistes aériens, parmi les plus chatoyants du théâtre universel, pèsent parfois jusqu'à trente kilos. Au programme : un épisode du *Mahabharata*, une des grandes épopées hindoues, qui met en scène des dieux, des héros, des animaux, des poltrons, des amours, des scènes de ménage, des combats.

Les acteurs sont les mêmes que l'on verra à La Villette, dans une version évidemment plus courte, la mesure du temps variant sensiblement avec les latitudes et les philosophies. Ils sont les dépositaires d'une tradition fixée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils sont fervents. La chorégraphie est dans ce pays une quasi-liturgie, comme presque tout ce qui se danse et se chante en Inde, continent qui ignore ce que le mot profane veut dire. Un public enthousiaste et lettré qui, en général, connaît par cœur les péripéties ici racontées et s'en enchantera. Plaisir indien des cycles, de la répétition des choses connues, savourées autour d'un thé ; plaisir de l'évocation du passé et de la douceur de l'ancien temps qui revient. Plaisir du code également. Car le kathakali est un art codé à l'extrême : une extraordinaire gestuelle, un véritable séjournage des yeux, des mains et du vi-

sage. Et des couleurs. Un art très sophistiqué, mais immédiatement séduisant, même pour le béotien. Quelque chose comme un baroque indien.

Nous voici encore dans le Kérala. Paisible petit Etat de l'Inde de trente-trois millions d'habitants, dont la capitale, Trivandrum, a retrouvé il y a trois ans, avec la nouvelle politique linguistique, son interminable et charmant nom d'origine : Thiruvananthapuram. Un état singulier où hindouistes, majoritaires évidemment, musulmans et chrétiens vivent plutôt en harmonie. La province est fière de son record : le plus grand taux de scolarisation de toutes les provinces de l'Inde. Ceci explique peut-être cela. Ajoutez aussi que la province est verdoyante et qu'elle est riche de nombreuses singularités culturelles.

Le kalaripayat, par exemple, que le Festival de La Villette à Paris nous invite à découvrir. C'est un art martial médiéval, impressionnant et devenu un

gestes sont parfois empruntés à l'éléphant, au tigre ou au serpent, dans un ballet stupéfiant où l'on voit de jeunes combattants danser des duels avec toutes sortes d'armes, des bâtons, des poignards, des épées, des lances ; en des chorégraphies dangereuses, effroyablement spectaculaires mais précises comme des partitions. Impeccable spectacle. D'où vient cette tradition ?

« De toujours. C'est-à-dire depuis que les hommes ont eu à se défendre, contre les hommes, contre les animaux », répond le maître.

— Vous en faites maintenant un spectacle ?

— Oui. Mais surtout une discipline spirituelle. Le kalaripayat, quoique efficace, ne sert plus à se battre. Il s'est métamorphosé en beauté. C'est aussi bien.

En effet. Les disciples de l'aïkido ou de l'art chevaleresque (et désormais pacifique) du tir à l'arc zen japonais ne peuvent qu'approuver.

Nous voilà encore au Kérala, près de Trichur, capitale culturelle. Encore de la musique, des danses et une

ferveur insensée. C'est la fête du Poooram, mot qui signifie abondance. On est servi. Près de deux cent mille personnes assistent à une fête familiale et majestueuse, célébrant les épopées, les guerres et les dieux de l'impénétrable panthéon indien. Quelque chose comme un Woodstock sacré. Des centaines d'éléphants chamarrés d'or, des musiciens, des percussionnistes inlassables, un bruit assourdissant, des regards bienveillants puis exaltés. Et puis, soudain, un silence plus fracassant encore, et une image de matin du monde : les pèlerins, à l'aurore, se baignant, sans un mot et enfin sans trompette ni tambour, dans le fleuve purificateur. On est ému par le silence, dans un



Dances et rites immuables de l'Inde du Sud. Ci-dessus : un spectacle présenté en 1985, au Festival d'Avignon. (Photo T. Véliz/Enquersend)

pays qui vit naître la métaphysique de la méditation. Reste que l'Inde est aussi l'un des fleurons planétaires du « bruit qui pense », comme Victor Hugo définissait la musique.

La grande chanteuse Aruna Sairam, originaire de Bombay mais de culture tamoule, l'une des grandes figures de la musique carnatic (celle du Sud, par opposition à celle de l'Inde du Nord, avec laquelle elle entre parfois dans une féroce rivalité), que l'on pourra entendre à la Cité de la musique, en sait quelque chose. « Il y a, dit cette admiratrice de Pavarotti, quelques pays, quelques civilisations, le Japon par exemple, qui ont essentiellement encouragé l'œil, l'espace et les couleurs. Mais en Inde, l'oreille est très souvent privilégiée. Les Veda sont parlés. Et la musique a bien évidemment toujours une dimension religieuse. Nous ne faisons pas ici tellement de différence entre liturgie, musique

classique ou populaire. Quand je chante, il est évident que je prie les divinités. Mais il y a des formes diverses prêtées à la divinité. L'être humain en est une, par exemple. Mais la chose la plus fondamentale dans la musique, même en Inde, où elle est tellement sacralisée, c'est l'émotion. Ici, bien sûr, les jeunes préfèrent souvent la musique pop à la musique jouée dans les temples. Mais pas toujours. Même si je ne pratique pas des énéutes comme Mick Jagger, on vient volontiers m'écouter. »

C'est à Madras (Chennai, dans la nouvelle terminologie), quatrième ville de l'Inde et capitale du Tamil Nadu, que parle cette grande artiste. Madras, six millions d'habitants, reste une importante capitale culturelle. On peut y rencontrer également le légendaire violoniste Kunnakudi Vaidyanathan, qui sera l'un des invités de ces journées parisiennes de la musique carna-

tique. On n'ose pas dire une attraction, quoique le côté cirque des prestations de ce cabotin inspiré connaît toujours beaucoup de succès. Un excentrique, assis en tailleur dans un grand hôtel de Madras, somptueusement habillé, les poignets et les doigts couverts d'or, qui parle de Paganini, démontre en chan-

« Quand je chante, il est évident que je prie les divinités. »

tant, avec des modulations indiennes et en do majeur, de troublantes similitudes entre les traditions mélodiques d'Orient et d'Occident. Excentrique ? « Non, répond-il. Créatif, peut-être. Mais je respecte les règles ancestrales. Même si je m'en joue, même si parfois je les bouscule. Même si m'arrive souvent

de composer des musiques de films (plus de soixante-dix à ce jour). Le secret, la chose la plus importante, c'est de captiver l'oreille de l'auditeur. Immédiatement. » Cet artiste à l'oreille absolue, qui sait caresser celles des érudits et des amateurs de folklore, de musique savante ou populaire, y arrive en général.

On dit aussi — et il ne dément pas — que cet improvisateur génial, qui est aussi chercheur en musicologie, pense que certains ragas ont le pouvoir de guérir l'hypertension ou de faire tomber les pluies en période de sécheresse ! C'est peut-être vrai.

U. Sri Nivas (lui aussi hôte de ces trois journées de La Villette), originaire de l'Andhra Pradesh, vit à Madras. Et joue en virtuose de la mandoline (électrique), instrument qui, dit-il, peut concu-

rener les subtilités de la voix humaine. Il travaille dans sa maison, décorée de portraits de saints et de gourous. Il est soucieux « de toucher au cœur », soucieux de dévotions, mais aussi de modernité et de ren-

contre avec l'Occident. A l'instar de certains glorieux aînés, comme Ravi Shankar. A l'instar aussi de M.V. Sairam, président de l'Alliance française de Madras (2 000 étudiants), visitée, entre autres, par Michel Tournier, Claude Simon ou Robert Sabatier. Cet Indien francophile a traduit Camus et Saint-Exupéry en tamoul, l'une des plus complexes et des plus anciennes langues du monde. Il a aussi rempli de spectateurs indiens des salles entières avec des projections de films signés Truffaut, Louis Malle et son préféré, Robert Bresson. Bonne et flatteuse nouvelle venue d'un pays dont un proverbe dit qu'il est plus vaste que le monde.